

# **Dalc'h sonj o Breizh eus da Vadeziant !**

## **Souviens-toi, Bretagne, de ton baptême !**

**Par Atanaz Guillemot**

**dans «La Bretagne Orthodoxe », 1995**

**Transcrit pour le « Feuilleton Sainte Anne » avec l'accord du métropolitain Philarète en date du 1<sup>er</sup> septembre 2011, par Stéphane Garnot**

Peu de nations en Europe possèdent, comme la Bretagne, le privilège d'avoir été baptisée dès leur entrée dans l'histoire. N'a-t-elle point été fondée par ses évêques, ses moines, ses prêtres et ses chefs nommément chrétiens lors de leur arrivée en Armorique ? Gardons-nous cependant de croire qu'il s'agit d'un titre de noblesse acquis pour toujours. C'est une grâce, conservée dans les vases d'argile que nous sommes. Veillons à ne point laisser se fissurer un tel récipient, de peur qu'elle ne se perde.

« Souviens-toi, Bretagne, de ton baptême ! »... c'est plus qu'une recommandation. On croirait presque qu'il s'agit d'une admonestation de nos pères anciens, revenant fustiger notre mollesse, notre peu de zèle, et surtout la perte de la qualité orthodoxe de leur antique Église. Cette formule lapidaire n'est point susceptible de plusieurs lectures, mais elle est si vaste dans ses applications diverses, qu'elle concerne -à un titre ou à un autre- l'ensemble de nos compatriotes.

Elle ressemble et rappelle, bien sûr, l'interpellation lancée par le chef de l'Église papale, Jean-Paul II, lors de son voyage dans l'Hexagone du 30 mai au 2 juin 1980. Mais elle ne fait que ressembler, car ce n'est pas pour rien que nous posons la formule dalc'h sonj o Breizh-izel eus da Vadeziant. Nonobstant une certaine ressemblance, ces deux phrases ont une signification fondamentalement différente.

A ce propos, il nous faut remonter le fil des années précédentes et souligner combien le pape Karol Wojtyła / Jean-Paul II emploie toujours l'expression forte pour souligner la nature de son intervention. Chaque fois d'ailleurs, elle oriente la politique de ceux qui lui reconnaissent l'autorité spirituelle. Ces mots sont voulus. Ils possèdent l'allure généreuse des projets grandioses. A première vue, quoi de plus légitime que d'appeler tout

un chacun au souvenir de son baptême ? Nous soulignerons pourtant, pourquoi cette formule ne possède pas toujours un sens aussi clair.

Ainsi, en 1988, pour le millénaire du Baptême de la Russie, il la désigna par le terme de *Russ'* et ce pour des raisons à lui-même à nous- évidentes sur lesquelles nous ne nous étendrons pas aujourd'hui.

Sur les raisons, non ; mais sur la méthode, oui. En 1980, s'adressant alors au peuple du lieu visité, il n'a point dit : « Héritière de l'ancienne Gaule, souviens-toi de ton baptême » ; mais : France, souviens-toi... » Chacun sait que notre pays, lorsqu'il fut baptisé, s'appelait la Gaule (romaine) et se habitants les (Gallo)-Romains... Il n'est donc pas interdit de penser qu'il était plus utile à ce que la papauté nomme « la nouvelle évangélisation » de se référer au mythe frank par excellence : le prétendu « baptême de la France avec Hlodowig (1) -Clovis- dans le baptistère de Reims ».

Double mythe en fait. A l'époque, la « France » n'existait point. Les Gaules, l'Armorique, existaient. Le baptême de Clovis eut lieu en Gaule gallo-romaine, non point encore en France, puisque ce nom ne fut imposé que plus tard, à la suite de l'invasion des tribus frankes. Et il ne s'agit pas davantage du baptême d'un pays, car tous les lieux qui, plus tard, formeraient la France avaient déjà reçu le baptême, comptaient des chrétiens, possédaient des églises.

Cependant la papauté, en rappelant l'héritage frank, rappelle sa propre théologie. On ne saurait lui reprocher de vouloir être logique avec elle-même. Quant à nous, il nous faut considérer-là une nouvelle preuve de l'attachement du papalisme à son erreur millénaire, inconnue de toute la chrétienté d'alors. Et nous rappeler que ni la Bretagne, ni la Gaule ne furent baptisées dans cette foi papo-franke. Qu'on ne voit ici nulle polémique méprisante pour les personnes. Nous ne visons ici que les idées fausses, les doctrines dénaturées, et toutes les perversions de la foi. Nous ne savons que trop qu'il est possible d'hériter d'erreurs séculaires, en les prenant pour la « foi de toujours ».

Dissiper ces nuages pernicieux pour le salut de l'âme constitue un devoir impératif pour notre conscience. Que l'on ne nous prête pas davantage l'idée d'une « malédiction d'ordre tribal » s'apparentant à une sorte de « racisme ». Si les Franks de Charlemagne furent hérétiques, ce n'était pas par « prédisposition naturelle ». Des peuples nordiques reçurent la foi orthodoxe et la confessèrent, tous comme les peuples de Celtie, des Espagnes et d'Orient. Rurik et sa tribu appartenaient au monde nordique et leurs descendants confessèrent la Foi Orthodoxe. Inversement, sous tous les cieux se voient des hérésies !

## Notre Baptême

Il commence avec celui de l'antique Armorique. Vers 249-251 (sous la persécution de la Rome païenne avec Dèce) Donatien et Rogatien recevaient la couronne du martyr, et proclamaient ainsi avec force la victoire du Seigneur contre le péché, la mort, la tyrannie de l'erreur. L'Église armoricaine revêtait déjà « la tunique de pourpre et de byssus ». Saint Clair était déjà venu de Nantes jusqu'au pays de Vannes, sans doute au premier siècle. Parmi les premiers évêques des Marches actuelles, on cite Athénus à Rennes (vers 461), Désidérius à Nantes (milieu du Vème siècle). Le Père Guettée (*Histoire de l'Église de France*, tome 1 -Imp./Lib. Guyot Frères -1847- pp 67-313) nous rapporte même une vieille tradition : « Le ministère de la divine parole ayant été confié à saint Luc, il l'exerça particulièrement dans la Gaule (selon saint Épiphané). Ces paroles, rapprochées des traditions de la vieille Armorique, nous portent à croire que saint Luc exerça principalement son zèle dans la partie des Gaules appelée Celtique. Saint Irénée nous apprend, en effet, qu'il y existait des Églises au second siècle, et il atteste de la pureté de leur foi... »

Dans son *Histoire de la Bretagne*, H. Poisson précise : « ... des listes d'évêques pour la période antérieure existent. Elles ne trouvent point grâce devant la critique. A Rennes, une ancienne nomenclature faisait remonter la fondation du siège épiscopal à Maximus, disciple de l'Apôtre saint Philippe. Peut-être ! Ce qui semble assuré c'est que la critique contemporaine donnerait plutôt raison à La Borderie qui, cité là aussi par H. Poisson, écrivait en 1861 : « Ces traditions peuvent s'expliquer ainsi : les premières prédications n'aboutirent point à la constitution d'Églises régulières, il se forma, çà et là dans la Gaule, de petites chrétientés qui durent amollir ou disparaître. Mais, dans plus d'un lieu le souvenir de ce premier missionnaire venu à la fin du premier siècle, qui n'avait point fondé d'Église, mais qui le premier pourtant avait fait luire dans le pays le flambeau de l'Évangile, s'était conservé par tradition, jusqu'au moment de l'établissement définitif du diocèse ». (La Borderie in *Annuaire de la Bretagne*, cité par H. Poisson, *op. Cit.*, p. 29).

Cette évangélisation dont parle La Borderie n'est rien d'autre, selon les Pères, que la fondation d'Églises locales, lesquelles n'attendent point un quota particulier pour exister. D'autre part, avant même l'émigration des Bretons en Armorique, les Irlandais et les Gallois faisaient de fréquents voyages entre leur pays d'origine et cette partie du continent. Il n'était pas rare de les voir s'y établir, au point que l'Église du lieu devenait le prolongement de la leur. Il est certain que l'illumination de l'Armorique revient pour la plus grande part aux saints de la Bretagne insulaire même s'ils y furent aidés par les missionnaires gallo-romains et même par d'autres, qui venaient de l'Orient. A cette époque, la « Mer de Bretagne » comme la « route de l'étain » servaient de voie, non de frontière.

Au reste, que le paganisme n'ait point disparu en un clin d'œil, n'empêche pas que le baptême avait été reçu. Nous ne décrivons pas là un « âge d'or » évanoui et qui, en fait, n'aurait jamais pu exister, mais une Église chrétienne avec ses difficultés et ses luttes.

Il faut se souvenir ici que les Armoriciens et les Bretons composèrent les populations les plus irréductiblement opposées à la Rome païenne. Ce sont pourtant les mêmes qui, plus tard et malgré le léger vernis de romanisation culturelle, devinrent des appuis solides de l'empire romain devenu chrétien. Loin d'y voir une absurdité, une contradiction, un reniement, il faut souligner la différence essentielle des deux époques. L'empire était devenu chrétien, et protecteur des chrétiens. Il n'était point pour eux un idéal politique, mais une force conservatrice de leur foi. Léon Fleuriot nous rappelle « la persistance tardive d'une sorte de « patriotisme » romain chez les Bretons. Toute étude sérieuse et impartiale le reconnaît. Ce n'est point un hasard si la dernière mention d'une famille sénatoriale en Gaule se trouve au IX<sup>ème</sup> siècle chez les Bretons. Il s'agit de l'illustre Saint Conwoïon fondateur de Redon (Mabillon *ASOB*, saec. IV, pars 2, p, 189). « *Pourtant le saint et sa famille sont de langue bretonne* » (L. Fleuriot, *Les Origines de la Bretagne*). Cette dernière précision ne manque pas de poids, lorsque l'on considère que ce saint fut le conseiller du roi Nominoë *Tad ar Vro*, le vainqueur des Franks à Ballon (845).

L'on voit bien que, dans leur défense de l'empire, les Bretons n'abandonnaient point leur hypostase ethnique. Ces hommes devenus les soutiens de la romanité chrétienne ne s'en disputaient pas moins avec les missionnaires venus de Tours, et une pieuse émulation dans l'évangélisation a laissé la trace de bien des luttes. *Mais la foi était la même. Ici et là, elle était orthodoxement confessée.*

D'autre part, la critique historique actuelle permet, par l'étude de la vie des saints, de mettre à jour bien des faits. Citons l'un d'entre eux. En 456, les évêques de la Troisième Lyonnaise élisèrent Pattern (en breton *Padarn*) -l'un des sept saints fondateurs- en lui confiant la mission d'évangéliser les environs de Vannes. Mais l'alentour était déjà chrétien, illuminé par de grands hommes de Dieu : saint Ninnog avait déjà édifié le monastère de Ploemeur ; le disciple de saint Patric l'Illuminateur de l'Irlande, Gélan, était déjà venu dans le pays de Pontivy ; le Gallois Caradog dans la région d'Hennebont ; le martyr Gwinier à Pluvigner etc. Rien d'étonnant puisque, comme nous l'avons déjà signalé, les contacts étaient permanents entre les peuples celtiques d'un côté à l'autre de la Mer de Bretagne. L'exemple des soixante-dix évêques du monastère du Yaudet près de Lannion, où s'établit Drenwal, le disciple de saint Joseph d'Armathie, est daté du premier siècle. Nous omettons, ici, toute l'œuvre illuminatrice des saints hiérarques fondateurs du pays dont nous avons si souvent parlé.

Tel est notre vrai baptême, *notre baptême orthodoxe*, celui qui fit entrer nos ancêtres dans l'Église Catholique du Christ. (2) Hier, ils constituaient les membres de ce Corps dont le Christ est l'unique Tête. Aujourd'hui, ils demeurent tels dans le Royaume céleste, composant toujours le Corps de l'Église, avec tous les chrétiens orthodoxes contemporains.

Avec ce patrimoine, nous sommes en présence d'une vie ecclésiale authentique et non d'un âge d'or irréal. Voisinaient alors confession juste, sainteté et... problèmes divers : affrontements d'usages et conflits inévitables. L'important à souligner, c'est que chacun possédait, avec le vrai sens de l'Église, les éléments de leur solution. Telle était alors la pratique de toute l'Église chrétienne. Les uns et les autres pouvaient se corriger fraternellement, voire contester certaines corrections.

Rechercher toutes ces choses n'est pas se livrer à l'archéologie, encore moins confondre les « variations » avec la croissance naturelle de l'Église, qui est développement dans le même sens. C'est ainsi que chacun l'entendait à l'époque où tout l'univers chrétien confessait la foi orthodoxe. La règle de la foi était celle de saint Vincent de Lérins : ce qui a été cru toujours et partout. Nulle Église locale ne prétendait détenir, à elle seule, une meilleure intelligence du dogme que les autres Églises locales ou que les générations chrétiennes antérieures. L'on se disputait sur tout, mais l'on croyait à l'unanimité de la foi -les hérétiques eux-mêmes pensaient pouvoir prouver que tout l'univers avait toujours pensé comme eux.

Telle est la règle que chacun respectait alors -laquelle demeure la seule mesure de l'Église orthodoxe- qui démontre l'opposition fondamentale existant entre elle et la déviation papo-franke. Cette dernière, innovant par des croyances et pratiques *étrangères au corps de l'Église*, y greffa ainsi des corps étrangers et mortifères. Elle avoua plusieurs fois qu'elle se sentait supérieure aux autres Églises locales.

Or ce n'est que par ruse qu'elle peut prétendre à l'antiquité de ses croyances et de ses coutumes, voire affirmer qu'elles étaient contenues implicitement dans le dépôt premier. Beaucoup de théologiens ont démontré le contraire et prouvé que les innovations de la papauté n'avaient aucune racine dans les premiers temps de l'Église. La foi et la pratique de l'Église antique étaient même opposées à ces nouveautés. Bien des Occidentaux semblent retrouver une nouvelle jeunesse dans la pratique constante de l'Église orthodoxe. Elle est pourtant très ancienne, marque du témoignage permanent qu'elle rend à la vérité de toujours. Nous en avons une application avec une page d'histoire de l'Église-sœur des Gaules.

Dans l'histoire de cette Église, les théologiens papo-franks qui prétendent louer saint Rémi, lui enlèvent ce qui fait sa vraie gloire. Ils le privent de tout ce qui résume son

rôle d'ethnarque du peuple chrétien gaulois. Le voilà propulsé dans un rôle de consécuteur d'un mythe politico-religieux dont les conséquences ravirent aux descendants de son peuple la foi orthodoxe et leur Église locale. C'est retourner la situation pour les besoins d'une cause.

Mythe politico-religieux ? Évidemment. Sinon pourquoi parler de « baptême d'un pays » alors que c'est dans un pays déjà chrétien que fut baptisé Clovis par le saint évêque Rémi qui, certes, pouvait espérer voir le chef frank et ses guerriers entrer véritablement dans la pratique de la loi divine. Rémi le baptiseur était le protecteur du peuple chrétien des Gallo-romains, et le dispensateur de la parole de vérité et des sacrements. La conjoncture politique n'a pas permis à son peuple de se défendre contre l'invasion des tribus païennes et barbares. L'on se tromperait gravement en voyant en saint Rémi une sorte de « collaborateur », alors qu'il dut, en l'espèce, « espérer contre l'espérance ».

Ses rapports avec Clovis, tout comme ceux qu'entretint saint Mélaire de Rennes avec le roi Frank, s'apparentent bien à ceux d'ethnarques protégeant leur troupeau. Lorsque les Patriarches de Constantinople ne pouvaient entrer en fonction sans la permission du sultan oppresseur et musulman, ils ne faisaient aucune concession sur la foi, et protégeaient leur peuple contre l'oppression tyrannique dont la cruauté est restée gravée dans le souvenir de leurs descendants. Le rôle de nos hiérarques fut à peu près le même.

Or, le mythe papo-frank, utilisant l'arme de l'augustinisme politique, mélange à dessein deux séries d'événements :

- a) ceux qui sont propres aux Orthodoxes d'Occident ;
- b) ceux qui amenèrent la confiscation de leurs Églises. Le mythe présente donc comme « détail politique » et comme « évolution » tout ce qui constitua ce dol et cette usurpation.

Comment ? Pour mieux le considérer, rappelons que le « schisme de 1054 » entre l'Orient et l'Occident ne consacra pas la déchirure entre deux mondes étrangers (orthodoxes d'un côté et papistes de l'autre), ni une séparation culturelle entre l'Orient et l'Occident, hissée à un niveau théologique. Ce schisme, plus profondément, est issu d'une lutte intérieure à l'Occident lui-même, alors que son Église confessait la foi orthodoxe. Il est nécessaire de se reporter aux événements de l'époque.

Lorsque les barbares envahirent la Gaule, l'Italie et les Espagnes, ils mirent quelques siècles à s'emparer du pouvoir politique, puis pour contrôler l'Église, laquelle a longtemps assumé une fonction d'ethnarque, de pouvoir spirituel, défendant les intérêts des orthodoxes asservis. La lutte des barbares contre l'Église gallo-romaine a été politique certes, ecclésiastique assurément, mais aussi théologique. L'histoire qui a suivi fut celle

d'une oppression à la fois matérielle et culturelle de l'élément gallo-romain par les Franks. La domination théologique ne tarda pas ; après l'invasion, vint le remplacement de l'épiscopat gallo-romain (et orthodoxe) par un corps d'évêques franks (et « aux ordres »). Les évêques cessèrent alors d'être les pédagogues inspirés du peuple chrétien pour devenir les courroies de transmission du pouvoir politique.

La chute de l'Occident hors de l'Orthodoxie vient de ce « remplacement » dont la nature ne tenait pas à la « race », mais à la théologie. Et que cherchait l'envahisseur frank dans la théologie ? Pourquoi y eut-il une « théologie franke » ? Pourquoi les théologiens de Charlemagne, par exemple, en rédigeant les *Libri Carolini*, tinrent-ils à se démarquer, à propos des icônes, à la fois des iconoclastes et des orthodoxes, et à apparaître dans tous les cas comme plus sensés que les Orientaux ?

Plusieurs réponses sont possibles ; mais l'historien se doit d'enregistrer honnêtement ce qui ressort des documents. Or les textes prouvent que la théologie fut un auxiliaire du pouvoir et un moyen privilégié de domination. L'empereur Louis II (855-875) écrivait à Basile Ier (867-886) : « Nous avons reçu la souveraineté sur l'empire romain à cause de notre orthodoxie. Les Grecs ont cessé d'être empereurs des Romains à cause de leur cacodoxie. Non seulement ils ont déserté la Ville (Rome), mais ils ont aussi abandonné la nationalité romaine et la langue latine » (Pullan, *Sources for the History of Medieval Europe*, Oxford, 1971, p. 16-17). Il est clair ici que la différence de foi joue un rôle politique.

L'orthodoxie des peuples conquis par les Franks était un obstacle à leur domination. Le monde carolingien a voulu constituer une doctrine qui ne soit pas soumise aux critères de la théologie patristique, parce que cette dernière constituait le trait d'union le plus fort entre les peuples vaincus d'Occident et les ennemis potentiels de l'Orient. L'Orthodoxie commune aux Gallo-romains, aux Armoricains, aux Bretons insulaires et continentaux constituait un lien de foi avec les peuples de l'empire romain d'Orient -que les carolingiens commencèrent de nommer « grec » ou byzantin ». Car cette puissance, même affaiblie, restait une menace pour les royaumes germano-franks. Ils craignaient visiblement que les anciens peuples esclaves ne fassent appel à ceux qui, chrétiens comme eux, se feraient un devoir de les délivrer des tribus qui les tyrannisaient.

Les théologiens franks brisèrent ce lien en transformant les chrétiens d'Orient en hérétiques (infréquentables donc pour de bons chrétiens!), que l'on pourrait massacrer tranquillement et de la doctrine desquels leurs peuples soumis seraient progressivement écartés... au nom de cette « vérité » !

Ils eurent recours à une méthode qui se fonda sur les opinions d'Augustin d'Hippone. Cet auteur, rappelons-le, n'avait jamais eu, avant le huitième siècle, l'autorité doctrinale

que lui donnèrent les théologiens franks puis scolastiques. Son utilisation et son extension furent donc à l'origine de pure circonstance. L'évêque d'Hippone lui-même en aurait été fort surpris. Eginhard nous rapporte que Charlemagne aimait surtout entendre lire *La Cité de Dieu* -où Augustin annonce la venue d'autres peuples qui domineront dans l'empire romain, et que les Franks prenaient comme une prophétie à leur avantage.

Les dégâts provoqués furent immenses. Ce qui est antérieur à ses faits se distingue tellement de ce qui lui fut postérieur qu'il est impossible de ne pas conclure à un changement radical. Il n'y eut pas plus d' « évolution » que de « croissance naturelle ». On ne peut se situer autrement qu'avec cette période frontière. Elle est cet entre-deux par lequel deux époques reçoivent leur sens, cette ligne de partage des eaux à partir de laquelle l'histoire de l'Église en Occident remonte vers son passé orthodoxe ou plonge vers le début d'un temps qui va s'opposer de plus en plus à la période antérieure et se révéler hétérodoxe par rapport à elle. Même ceux qui accordent un sens relatif à ces deux mots ne peuvent contester, avec ce changement complet de cap, une orientation fondamentalement différente qui sera fallacieusement présentée plus tard comme « évolution naturelle ».

Entre l' « avant » et l' « après » de cet « entre-deux » nous voyons une Église supplantée par l'autre en Bretagne, en Gaule et dans l'ancienne Rome même. Certains théologiens catholiques romains aimant la vérité le constatent eux-mêmes. Le *pourquoi de la différence* entre les deux « baptêmes » évoqués est là. Comprenons qu'il n'en existe qu'un seul : le baptême orthodoxe des nations concernées. L'autre n'est que controuvé. Le baptême de Clovis fut le baptême de ce chef frank et rien de plus. Maintenant vouloir lui assimiler « le baptême de la France » procède d'une intention précise: celle d'assimiler la période franke (et toute sa théologie) avec la tradition chrétienne de l'ancienne Gaule ; ou, plus exactement, de recouvrir et d'occulter cette Église chrétienne primitive en assignant comme point de départ du christianisme en Gaule la conquête du « fier Sicambre ». Qui peut accepter cette confusion, et ne pas s'interroger sur ses raisons et donc sur l'authenticité de l'identité chrétienne qui a suivi ?

C'est alors que l'Orthodoxie apparaît dans son sens étymologique « je crois de façon juste », « j'adore correctement » ; car elle est l'Église catholique du Christ de tous les temps et de tous les lieux. Hier, elle régnait pacifiquement ici, authentique et libre, puis elle fut défigurée et confisquée. L'auteur de ce dol n'est autre que le système papo-frank dont nos derniers ancêtres héritèrent involontairement, non en usurpateurs, mais en victimes d'une usurpation séculaire. Mais si le temps ne légitime pas la malhonnêteté historique, il n'en donne pas davantage authenticité à l'erreur théologique. De tout temps on s'est révolté contre le premier point. Et c'est bien. N'est-il donc pas juste de vouloir



s'opposer au second point et récupérer sa véritable identité spirituelle ! *Telle est la vraie fidélité, et non point l'imitation de tout ce qui trompa nos pères.*

Nous l'avons souvent dit, la Bretagne n'est point sans racines orthodoxes. Mais comme quelqu'un me l'a dit en souriant : « Sans doute, mais aujourd'hui, celle qui existe majoritairement et vit, elle est catholique ». Je l'ai bien étonné en répondant : « Catholique ? Non, mais papo-franke ! Seule la foi orthodoxe est celle de l'Église catholique du Christ. Une usurpation réussie, une vieille erreur n'est pas rendue authentique parce qu'elle devient séculaire. L'orthodoxie n'est pas une simple forme de culte que l'on peut collectionner comme un objet d'exotisme. C'est une vie, celle d'un corpus doctrinal auquel rien ne manque. C'est lui qui manque à ceux qui en ont été privés ».

Il est vrai que nous aurons souvent à le redire car le papalisme en cent ans (depuis 1870) a su faire passer le message selon lequel l' « infaillibilisme » papal est une doctrine de toujours. Combien de pieuses et braves gens, même religieusement très instruits (mais auxquels on n'a point enseigné l'histoire des dix premiers siècles de l'Église autrement qu'avec la règle de mesure papo-franke) le croient sincèrement et sont presque scandalisés d'entendre le contraire. Persuadés même sont-ils d'avoir affaire à un iconoclaste. Pussions nous montrer et démontrer que s'opposer à cela n'est point faire du « protestantisme », mais réfuter le « premier protestant » de l'histoire : le premier pape qui se permit lui-même de toucher à la tradition de l'Église, au lieu d'en être le serviteur. Luther l'imita en d'autres domaines. Pussions nous montrer à nos contemporains ce qu'est la vraie tradition et ce qui n'est que le respect pour d'anciennes erreurs conservées.

Et il n'est pas utile de remonter très haut dans un premier temps. Qui sait aujourd'hui que la doctrine infaillibiliste fut contestée par les docteurs de l'Église romaine jusqu'à sa proclamation en 1870 ?... et non des moindres. Il ne fut pas honnête de la part d'une certaine propagande de les confondre avec les modernistes qui suivirent, ni avec des apostats célèbres de la foi chrétienne.

Que l'on remonte plus haut, et l'on verra de même chaque époque de l'Église d'Occident apporter, avec des innovations, des docteurs qui se dressent vainement mais courageusement et souvent justement contre ces innovations. Même après le schisme de 1054, bien des théologiens continuèrent la résistance sur des points de doctrine constituant des vestiges orthodoxes qui perduraient encore dans leurs Églises locales. Bernard de Clairvaux, Thomas d'Aquin (pour ne citer qu'eux) s'opposaient en leur temps à des doctrines qui sont aujourd'hui devenues des dogmes dans l'Église papale. Comment ne pas voir par ces exemples que les dits dogmes n'étaient pas contenus implicitement dans le dépôt de la Révélation ?

Aussi le Breton qui devient Orthodoxe ne se convertit pas à l'Orthodoxie. Il y revient. Il n'opère pas de schisme. Il en sort, et revient se greffer aux vieux tronc de la foi ancestrale. De l'Église à lui, il s'agit de restitution : celle de la foi véritable, de la vraie mémoire. De lui à l'Église, de réintégration : réintégration dans tout cet ensemble, par la confession de la foi juste de ses pères. Telle est l'unique et vraie problématique. Tous les autres sujets secondaires : thomisme, tridentinisme, réforme, contre-réforme, jansénisme, laïcisme du début de ce siècle, ne sont que les épiphénomènes nés du vieux principe d'opposition entre l'abus de l'usage et la suppression de l'usage. L'essentiel est ailleurs, il leur est antérieur, et cet antérieur dissipe le reste. Alors s'impose le devoir de confesser la Foi Orthodoxe, afin de devenir vraiment catholique, *kath'olon*, « selon le tout ». (2)

Da Feiz hon tadoù kozh, « à la foi de nos vieux pères » s'écrie un chant de fidélité. C'est là proclamer une fidélité vraie, à condition de bien saisir que ces pères sont ceux qui ont forgé l'âme de notre Bretagne Orthodoxe, et non ceux qui les ont abusés. Il n'y a pas d'autre évangélisation que celle-là. Ré-implanter la théologie papo-franke quelque peu ébréchée n'en serait pas une. La mission orthodoxe en Bretagne peut être une évangélisation nouvelle puisque d'aujourd'hui, mais aussi ancienne, puisque la même en puissance que celle de ses origines. Un authentique retour aux sources ne se confond pas avec la « nouvelle évangélisation », terme dont on use et abuse. Le chant des racines orthodoxes monte à nouveau en Bretagne. Je crois profondément que ces racines redonnant vie sont la réalisation de la prophétie du moine Yann Landevenneg répondant au Normand qui considérait la tradition bretonne comme morte : « Elle ressuscitera et le jour est proche où Dieu la prendra par la main en lui disant : Lève-toi, *Breizh sav en da sav* (d'après Yann Landevenneg, F. Cornou).

Que Dieu nous rende digne de voir cette restauration et d'y œuvrer. Si nous travaillons dans ce sens, alors demain, même si un pape prétendu « infallible » vient demander à un chrétien orthodoxe breton « ce qu'il a fait de son baptême », ce dernier pourra lui répondre avec la hardiesse de sa foi : « Et toi, ô Pape, qu'as-tu fait de la foi des premiers papes orthodoxes de l'ancienne Rome qui auraient rejeté, s'ils l'avaient connue, cette « infailibilité » dont tu te pares aujourd'hui. Je suis le fils du pape saint Grégoire qui ne croyait point comme toi. (3) Alors de qui es-tu le fils ? » Tout est dans ce jour nouveau dont nous voyons poindre l'aurore comme dans cette réponse.

Oui, frères, souvenons-nous de notre Baptême et que la prière de nos saint hiérarques illuminateurs nous obtienne, pour en garder la Foi ou la réintégrer, l'aide puissante de Dieu.

Gloire à Lui seul.

Breizh Reizhvriek

(1) Nous adopterons souvent pour l'orthographe des noms franks, celle utilisée par le père Guettée qui, à la suite d'Augustin Thierry, la trouvait bien supérieure à la graphie ordinaire, laquelle défigure étrangement les noms. En prononçant l'aspiration h comme le k, la prononciation des noms franks devient facile. De Hlodowig (Clovis) on a fait Hlodovicus, Ludovicus, Louis (cf *Lettres sur l'Histoire de l'Église de France* t. 2, p. 3 du Père Guettée). Dans le même ordre d'idées, Augustin Thierry différencie le sens du mot *franc* (c'est-à-dire libre) de celui de l'orthographe *frank* et qui désigne les tribus d'alors portant ce nom. Contrairement à ce que pensait Olier Mordrel (*L'idée Bretonne*, p. 16) il y avait, dans la mémoire de ces tribus une « idée franke ». Fort sommaire certes, puisque résumée à la garde d'un butin conquis. De même leur « idée » ne fut point « romaine » même si, pour donner un semblant de légitimité à leurs razzias, ils tinrent à obtenir les anciens insignes de l'empire romain dans le seul but de mieux subjuguier les populations. Augustin Thierry précise encore : « ...Au Treizième siècle, le mot franc exprimait tout ensemble la richesse et l'importance politique ; on l'opposait à chétif, c'est-à-dire pauvre et de basse condition... soit qu'on l'écrivît avec ou sans l'n euphonique, *frak* ou *frank* comme le latin *ferox* voulait dire *fier*, *intrépide*, *féroce*. L'on sait que la férocité n'était point regardée comme une tache dans le caractère des guerriers germains et cette remarque peut s'appliquer aux Franks d'une manière spéciale ; car il paraît que dès la formation de leur ligue, affiliée au culte d'Odin, ils partageaient la frénésie belliqueuse des sectateurs de cette religion » (Lettre VI des *Lettres sur l'Histoire de France*).

(2) Le terme *catholique* n'est pas employé comme synonyme de l'Église du pape, qui se désigne généralement comme « Église catholique romaine ». Nous l'employons nous, selon son véritable sens, celui du Credo de Nicée-Constantinople : « Je crois en l'Église Une, Sainte, Catholique et Apostolique ». Nous comprenons ce terme au sens étymologique, du grec *kath'olon*, qui signifie *conforme au tout, selon le tout*. Dire que l'Église du Christ est catholique signifie, selon ce même Credo, qu'elle conserve la doctrine révélée dans son entier et donc pure de toute adjonction ou soustraction. Ce terme n'est pas réductible à l'« universalité » comme on l'entend trop souvent. L'Église du Christ est catholique depuis les Apôtres, alors que les chrétiens, loin d'être universellement répandus, n'étaient qu'une infime minorité. Il est vrai aussi que la catholicité de l'Église se manifeste dans la richesse et la multiplicité des Églises locales qui témoignent unanimement de l'unique vérité. Vladimir Lossky précisait : « ...le sens très concret du mot « catholicité » comprend non seulement l'unité, mais aussi la multiplicité ; il signale un accord entre les deux, ou plutôt, une certaine identité de l'unité avec la multiplicité qui fait que l'Église est catholique dans son ensemble, aussi bien que dans chacune de ses parties. La plénitude du tout n'est pas

dans la somme des parties, chaque partie possédant la même plénitude que le tout. Le miracle de la catholicité révèle dans la vie même de l'Église, l'ordre de vie propre à la Sainte Trinité. Le dogme de la Trinité « catholique » par excellence, est le modèle, le « canon » de tous les canons de l'Église, le fondement de toute l'économie ecclésiastique » (*La Théologie Mystique de l'Église d'Orient* pp. 173-174).

L'appellation *orthodoxe* est tirée du grec *orthodoxia*, du verbe *orthodoxo*, « je crois de façon juste », « j'adore correctement ». Elle désigne la foi droite, la vraie foi, celle qui nous a été révélée par le Seigneur et que nous devons garder jalousement comme transmettre fidèlement. Le mot *orthodoxe* s'oppose à son contraire « le faux » et donc à l'hérésie. L'unité de l'Église réside, non dans une autorité « infallible » centralisatrice, comme le papisme, inconnu de la primitive Église, ni dans un conglomérat disparate de communautés ne professant pas la même foi, mais dans la *communion* de toutes les Églises locales qui confessent unanimement la Vraie Foi orthodoxe. Chacune d'entre elles -avec ses richesses propres- est « conforme au tout », à la fois avec ses sœurs, et en elle-même indépendamment des autres, car il ne lui manque rien. Ce caractère de la plénitude de l'Église en toute Église locale qui est orthodoxe garantit la véritable unité, selon l'adage de saint Vincent de Lérins : « Ce qui a été cru, toujours, partout et par tous, peut véritablement être appelé catholique ».

Il n'est pas faux, bien sûr, de dire que l'Église du Christ est catholique, orthodoxe et universelle. Ceci n'est pas toujours bien saisi, puisque nos contemporains n'ont parfois qu'une connaissance amputée de ce qu'est l'Église orthodoxe qu'ils réduisent à ce qu'ils appellent « l'Église d'Orient ». Il va de soi que l'Église orthodoxe dont le devoir est « d'aller et enseigner, comme de baptiser toutes les nations » selon le commandement du Christ ne se considère pas autrement que comme œcuménique (et non comme « œcuméniste », au sens de la théorie des branches, et de la pan-hérésie du même nom, mais dans celui qu'il prend dans l'appellation de « concile œcuménique », « universel »). Lossky précise : « ...et ceci est vrai dans ce sens qu'elle n'est point limitée par un type de culture déterminé, par l'héritage d'une civilisation hellénistique ou autre, par des formes culturelles strictement orientales. D'ailleurs « oriental » veut dire trop de choses à la fois : l'Orient est moins homogène du point de vue culturel que l'Occident. Qu'y a-t-il de commun entre l'hellénisme et la culture russe, malgré les origines byzantines du christianisme en Russie ? L'Orthodoxie a été le levain de trop de cultures différentes pour être considérée comme une forme culturelle du christianisme oriental : ces formes sont diverses, la foi est une. Aux cultures nationales, elle n'a jamais opposé une culture qui serait réputée comme spécifiquement orthodoxe. C'est pourquoi l'œuvre de la mission a pu se développer si prodigieusement : la christianisation de la Russie au Dixième et Onzième siècles, et plus tard, la prédication de l'Évangile à travers toute l'Asie. Vers la fin du Dix-

huitième siècle, la mission orthodoxe a atteint les îles Aléoutiennes et l'Alaska, passe ensuite en Amérique du Nord, se propageant en Chine et au Japon. Les variétés anthropologiques et culturelles, de la Grèce aux extrémités de l'Asie, de l'Égypte jusqu'à l'Océan glacial ne détruisent pas le caractère homogène de cette famille de spiritualité... » (*Théologie Mystique de l'Église d'Orient*).

(3) Saint Grégoire, Pape orthodoxe de Rome protestait contre les titres « d'évêque des évêques » et « d'évêque universel », inférieurs pourtant aux prétentions d'infaillibilité qui surgirent des siècles plus tard. Il associait de telles erreurs à des « appellations blasphématoires », comme à des « grandes sottises », *nomen blasphemiae et maxima stultitia*.

<http://orthodoxesbretagne.blog.free.fr>